

Accueillir à l'époque victorienne Réceptions, bals et étiquette à Québec en 1864

Christine Chartré and Brigitte Violette

Number 119, Fall 2014

La conférence de Québec de 1864 revisitée

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72699ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chartré, C. & Violette, B. (2014). Accueillir à l'époque victorienne : réceptions, bals et étiquette à Québec en 1864. *Cap-aux-Diamants*, (119), 18–24.

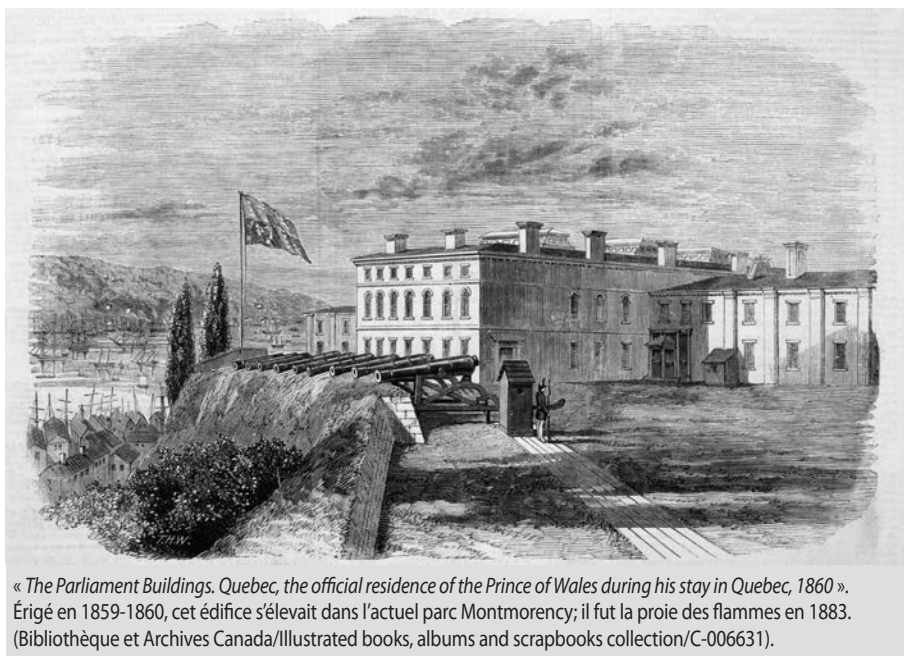
ACCUEILLIR À L'ÉPOQUE VICTORIENNE RÉCEPTIONS, BALS ET ÉTIQUETTE À QUÉBEC EN 1864

par Christine Chartré et Brigitte Violette

« [...] Que vous dirai-je de plus de ce grand bal qui a mis en mouvement toute la population québécoise; qui a fait écouler sur le marché plus de gants, de fleurs, de rubans et de dentelles que n'en vendront nos marchands pendant le reste de l'année; qui a enrichi les charretiers de la capitale; que vous dirai-je que vous n'imaginez pas déjà? » *La Minerve*, 17 octobre, 1864

Jean-Charles Bonenfant n'est pas le seul chercheur à avoir souligné le fait que « la Conférence de Québec fut aussi une fête mondaine » et que les délégués des colonies maritimes et de Terre-Neuve furent somptueusement accueillis aux frais du gouvernement du Canada-Uni. Il est communément admis, aussi, que les ministres de la délégation canadienne voulaient ainsi séduire leurs homologues et les rallier au projet confédératif qu'ils souhaitaient réaliser. Non seulement les hôtes de la Conférence voulaient bien recevoir les délégations des colonies et présenter Québec sous son meilleur jour – malgré un temps d'automne maussade, froid et pluvieux –, mais les activités mondaines qu'ils avaient préparées s'avéraient un complément indispensable aux discussions sur l'avenir des colonies britanniques d'Amérique du Nord. Recevoir avec faste et divertir les délégués, de même que leur entourage, était une condition de succès de la Conférence.

Sous la description quelque peu frivole de *La Minerve* du bal d'État du 14 octobre, se cache toutefois des traditions de cour vice-royale et des règles d'étiquette qui encadrent la préparation et le dérou-



« The Parliament Buildings. Quebec, the official residence of the Prince of Wales during his stay in Quebec, 1860 ». Érigé en 1859-1860, cet édifice s'élevait dans l'actuel parc Montmorency; il fut la proie des flammes en 1883. (Bibliothèque et Archives Canada/Illustrated books, albums and scrapbooks collection/C-006631).

lement des événements protocolaires et festifs. Loin de constituer des activités improvisées de dernière minute, malgré l'accélération des pourparlers constitutionnels à partir de la création de la Grande Coalition (juin 1864), la cérémonie de réception des délégués et les deux bals suivirent des normes préétablies auxquelles les hôtes devaient se conformer.

Fruit d'un exercice inédit jusqu'à ce jour, malgré une littérature abondante consacrée aux conférences constitutionnelles de 1864, ce texte examinera les trois événements publics qui se déroulèrent dans l'édifice du parlement du Canada-Uni au regard des normes culturelles de ce milieu de siècle victorien. Nous tâcherons de comprendre ces activités mondaines et d'en cerner les spécificités pro-

pres au contexte colonial de l'Amérique du Nord britannique à partir des comptes rendus partiels de contemporains et de la littérature normative de l'époque.

LES DÉLÉGUÉS ET LEUR FAMILLE DÉCOUVRENT QUÉBEC

Plusieurs délégués des Maritimes et de Terre-Neuve, et surtout les membres de leur famille qui les accompagnent, en sont à leur premier séjour à Québec en ce mois d'octobre 1864. Donald Creighton estime que la délégation des Maritimes, à elle seule, est composée d'une trentaine de personnes et comprend cinq épouses et neuf filles célibataires. En plus d'assister aux grands événements, leurs épouses et leurs filles, et les délégués eux-mêmes, lorsqu'ils ont du temps libre, explorent la capitale du Canada-

Uni. Ils visitent des attraites historiques incontournables dont le monument aux Braves et celui de Wolfe et Montcalm, la Citadelle, des lieux pittoresques comme la chute Montmorency, le village huron de Lorette, la terrasse Durham, et les grandes institutions de la ville, soit l'Université Laval, les couvents des Sœurs de la Charité et des Ursulines, les cathédrales, la chapelle du Séminaire, etc.

Le Bureau de commerce de Québec (Board of Trade) reçoit les membres de la Conférence, le 15 octobre, ainsi que des marchands à un grand dîner dans la salle à manger du Russell's Concert Hall, rue du Palais. À l'endroit même où sont logés les membres du gouvernement. Quelque 200 personnes sont présentes : « La carte à dîner était d'une société de gourmets, les décorations étaient magnifiques [...]. La réunion [...] comprenait la plupart des notabilités politiques de l'Amérique britannique, en même temps que l'élite de notre commerce », rapporta *Le Canadien*. On porte des toasts et plusieurs discours sont prononcés. Des drapeaux sont suspendus au balcon où se trouve l'orchestre, à une extrémité de la pièce, des plantes et des banderoles sont disposées à intervalles réguliers avec les inscriptions *Intercolonial Railway, Union is Strength, Ships, Colonies and Commerce*, ainsi que les noms des Provinces maritimes. L'orchestre joue notamment la très populaire « À la claire fontaine ».

Un souper est organisé par les ministres au Club Stadacona, au coin des rues Sainte-Anne et d'Auteuil, club privé fondé par des officiers de milice en 1861. Le premier ministre Étienne-Pascal Taché préside ce repas auquel seulement quelques délégués assistent : Thomas Chapais, Olivier Mowat, Thomas D'Arcy McGee et quatre autres des Maritimes, Samuel Leonard Tilley, Thomas George Coles, Adams George Archibald et John Hamilton Gray. D'autres invités, soit les « premiers citoyens de Québec », se joignent au petit groupe.

Pour présenter les délégués des Maritimes à la « bonne » société de Québec,

Marguerite-Adèle Kelly, épouse d'Ulric Tessier, président du Conseil législatif, invite l'entourage du gouverneur général, quelques militaires et plusieurs membres de l'élite à un bal privé dans leur belle et grande demeure de la rue Saint-Louis. Frances Monck, épouse du frère du gouverneur général Charles Stanley Monck et qui lui sert d'aide de camp, ouvre le bal avec Ulric Tessier. Un délégué de l'Île-du-Prince-Édouard, George Coles, revient de cette soirée, agrémentée par les musiciens du 25^e Régiment, mouillé de transpiration, en mentionnant que les dames françaises se montrent espiègles en faisant virevolter leur cavalier dans les danses tournoyantes comme la polka et la mazurka, bien qu'elles soient interdites par l'évêque catholique de Québec. Edward Whelan, son compatriote de l'île, renchérit : « [...] *after many pleasant hours, left the Ball Room with the impression that they had enjoyed one of the happiest re-unions ever experienced by them.* »

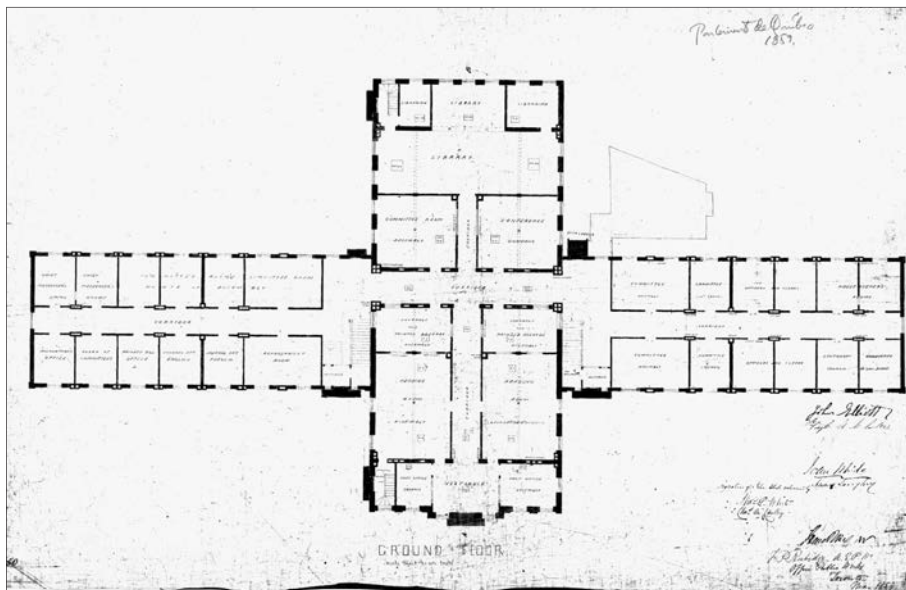
Deux jours plus tôt, soit le 17 octobre, plusieurs personnes dont Frances Monck ont participé à un *drum* (un thé en soi-

rée/*evening tea party*), rue Sainte-Ursule, chez William Colles Meredith, juge en chef à la Cour du banc de la reine. Ils chantent en chœur et écoutent les pièces de piano jouées par certains des invités. Et le lendemain du bal des Tessier, les délégués sont reçus à l'Université Laval. Les évêques, le recteur et les professeurs ont revêtu leur costume officiel. Quelque 400 étudiants et invités distingués écoutent le discours du recteur et la réplique du représentant des délégués. Une visite sur le toit-terrasse leur permet d'admirer le panorama.

Finalement, s'ajoutent les repas que le gouverneur général réserve à de petits groupes d'invités à son domicile de Spencer Wood ainsi qu'au parlement. Finalement, ces activités à caractère privé et convivial, dont il n'existe qu'un inventaire partiel et des descriptions sommaires, laissent entrevoir des jeux de coulisses inhérents à tout rassemblement de nature politique. Les sources ne permettent pas toutefois d'en mesurer l'effet sur les rapports qui se tissent entre les convives (délégués, représentants de la couronne, représen-



Bal public et banquet à Province House, Charlottetown, septembre 1864, par Dusan Kadlec. Cette représentation fidèle de la mode vestimentaire et des bals de l'époque évoque deux des trois grandes activités mondaines qui se sont déroulées dans l'édifice du parlement du Canada-Uni, en octobre 1864. (Photographie courtoisie de Dusan Kadlec et de l'Agence Parcs Canada).



« Relevé du rez-de-chaussée de l'édifice du parlement du Canada-Uni ». Les séances de travail des délégués à la Conférence de Québec se déroulent dans la salle de lecture du Conseil législatif (*Reading Room Legislative Council*). (Agence Parcs Canada, BSQ, Direction des sciences culturelles : 107-100-iC-5).

tants des compagnies ferroviaires, élites de la ville), et plus fondamentalement, d'en percevoir l'incidence sur le déroulement des discussions.

L'ÉDIFICE DU PARLEMENT DU CANADA-UNI... UN LIEU DE TRAVAIL, UN LIEU DE RÉJOUISSANCE

Pendant dix-huit jours, les délégués sont fort occupés avec les séances de travail au parlement qui se prolongent souvent tard en soirée ainsi que par les nombreuses activités, dont des bals et des réceptions, préparés en leur honneur par le gouvernement et par des particuliers. Parmi l'ensemble de ces activités, les trois événements mondains tenus dans l'édifice du parlement du Canada-Uni retiennent davantage notre attention notamment parce qu'ils évoquent des traditions déjà implantées à Québec, siège du pouvoir colonial où réside le représentant de la couronne britannique depuis un siècle, en plus d'être spécifiquement liés à deux lieux historiques nationaux.

Comme le souligne l'historien Christopher Moore, à une époque où la cour et le corps d'officiers sont considérés comme la crème de la société, Québec, avec sa cour vice-royale et sa garnison

militaire, réunit les conditions et des atouts inégalés en Amérique du Nord britannique pour tenir des célébrations fastes et solennelles. Les traditions de cour coloniale y sont implantées depuis longtemps. Par exemple, de nombreuses célébrations publiques, liées notamment aux anniversaires officiels et centrées sur la personne du gouverneur, prenaient place sur le site du fort et du château Saint-Louis (jusqu'au début des années 1840), en continuité avec la tradition établie par les gouverneurs de la Nouvelle-France. Ces fêtes formelles, instaurées dès les années 1760, prenaient l'aspect de bals, de levées vice-royales ou encore de réceptions plus intimes présidées par l'épouse du gouverneur. Les élites de Québec et celles de passage dans la capitale y étaient accueillies sur invitation. En ce sens, Québec possédait une longue tradition en matière d'activités mondaines caractéristiques d'une cour coloniale. Après la Confédération et le transfert de la capitale à Ottawa, le centre d'activités mondaines et ses traditions allaient se déplacer et se poursuivre à Rideau Hall.

Ce n'est donc pas le fruit du hasard si, en guise d'ouverture à la Conférence, une grande réception est donnée par

Monck en hommage aux délégués le 11 octobre, soit le lendemain de leur première séance de travail. Il s'agit également de la première occasion où toutes les provinces, en incluant les observateurs de la lointaine Terre-Neuve, sont représentées en même temps par leurs dirigeants politiques dans un même endroit. Elle permet aussi aux membres de la haute société de Québec de rencontrer les délégués. Quelque 800 personnes, hommes et femmes, sont présentes pour cette levée vice-royale (*drawing room*) organisée sur le modèle de la cour de St James en usage depuis 1672. Habituellement réservée aux hommes, et d'abord conçue pour avoir lieu tôt en matinée, d'où son appellation, cette réception officielle permettait aux membres du gouvernement, à des diplomates et à des officiers militaires des différents corps d'armée d'être présentés au souverain individuellement. Le port d'un uniforme de cour était de mise pour tous les participants, qui se plaçaient en file dans la salle du trône avant d'être appelés par leur nom et selon leur rang, pour faire la révérence au roi assis sous un dais et accompagné des hommes de sa famille, d'officiers supérieurs de la cour et de son personnel de maisonnée (*royal household*). Transposée dans le décor de la chambre d'Assemblée à Québec, cette cérémonie de présentation se déroule donc selon un scénario préétabli et que l'on présume bien connu des organisateurs. À son arrivée, à 20 h 30, lord Monck est reçu dans le vestibule illuminé de la salle du Conseil (située au premier étage) par sa garde d'honneur du 17^e Régiment, au son de l'air « national ». Les invités s'avancent à l'annonce de leur nom et serrent la main du gouverneur. Défilent ainsi, selon un ordre hiérarchique préétabli par les règles en vigueur à la cour du Royaume-Uni, les membres du Conseil exécutif, le lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Écosse, Richard MacDonnell, les 21 délégués des Maritimes, l'évêque anglican, le juge en chef, les juges, les consuls des États-Unis, de la Suède et

de la Norvège, de la Prusse et du Portugal, les haut gradés militaires, le premier ministre Taché, les procureurs généraux George-Étienne Cartier et John A. Macdonald, et les ministres. Le gouverneur Monck et le lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Écosse revêtent un habit foncé brodé de fils d'or au collet, aux poignets et aux revers des poches tandis que plusieurs autres membres du gouvernement portent l'uniforme de grade inférieur comportant moins d'ornements. Quelques femmes sont vêtues de robes à traîne selon la tradition et les chevelures sont généralement garnies de plumes d'autruche, de rubans et de fleurs. Une fois présentés, les invités se dirigent vers la salle d'Assemblée pour profiter des rafraîchissements tels que thé, café, vin, glaces, biscuits, gâteaux et sandwiches fournis par un traiteur. La soirée se termine tôt, vers 22 h 30, après le départ du gouverneur.

Trois jours plus tard, le 14 octobre, le Conseil exécutif donne un bal d'État en l'honneur des délégués. Quelque 1 400 personnes de la bonne société de Québec et de Montréal reçoivent

une invitation dans la tradition des bals d'État de Buckingham Palace. Plus de 800 d'entre eux s'y rendent. Ce bal attire davantage de personnes que celui organisé en l'honneur du prince de Galles en 1860 et qui s'était tenu dans ce même parlement, alors nouvellement construit. On imagine les voitures à chevaux qui surchargent les rues avoisinant le parlement. Les invités se présentent entre 21 h et 23 h dans la gaieté et l'animation. Les deux grandes salles au premier étage, soit la salle de l'Assemblée (14,32 m sur 17) et celle du Conseil législatif (12,8 m sur 17) sont illuminées et ventilées autant que possible. On suppose que les gens devaient aussi occuper les passages. Alors que les manuels d'époque recommandent fortement à l'organisateur d'un bal de fixer le nombre d'invités en fonction de l'espace à sa disposition, ces centaines d'invités éprouvent probablement un inconfort physique; on imagine que la chaleur devient vite accablante compte tenu des dimensions des chambres d'Assemblée et du Conseil législatif, d'autant plus que le système d'aération de l'édifice est défi-

cient, selon le correspondant du *Quebec Mercury* lors de la visite inaugurale, en février 1860.

Néanmoins, les deux salles se remplissent rapidement d'hommes en uniforme militaire ou en habit de gala et de femmes toutes plus élégantes les unes que les autres. Le choix de l'habillement répond à des critères spécifiques. Le style et la couleur des robes varient selon l'âge et le statut des dames : les robes des jeunes célibataires sont fabriquées de tissus légers comme la mousseline, le tulle, la soie, de couleurs s'agaçant à leur carnation; les femmes plus âgées, choisissent la moire antique. Des parures de fleurs fraîches, des rubans ornent les têtes et les robes. « [...] le bal [...] a fait écouler sur le marché plus de gants, de fleurs, de rubans et de dentelles que n'en vendront nos marchands le reste de l'année [...] » rapporte *La Minerve*. Les gants blancs sont d'usage pour la danse ainsi que les souliers en satin blanc ou noir selon les couleurs des robes. Les veuves qui ne sont pas encore autorisées à danser optent pour le noir et le violet. Si elles peuvent danser, le



« Les Pères de la Confédération ». Peinture par Rex Woods, 1968; huile sur toile 213,36 x 365,72 cm. (Collection de la Chambre des communes, Ottawa).



Accessoires de soirée : mouchoir, porte-bouquet, broche, éventail, réticule et carnet de bal. (Coll. Parcs Canada, Lieu historique national de Sir-George-Étienne-Cartier, photo : David Ledoyen).

blanc garni de mauve ou de violet est permis. De leur côté, les hommes portent l'habit noir avec la veste intérieure blanche et la cravate blanche ou noire, des bottes en cuir fin, des gants et un mouchoir de poche blancs.

À LA MANIÈRE DE LONDRES

À Québec, à la manière du prince consort Albert et de la reine Victoria ou du prince et de la princesse de Galles à l'occasion des bals d'État au palais de Buckingham, le gouverneur Monck ouvre le bal avec M^{me} Cartier, coprésidente de l'événement avec M^{me} Alexander Campbell. George-Étienne Cartier danse avec M^{me} Godley, épouse du secrétaire et confident de lord Monck. La

belle-sœur de ce dernier, Frances Monck, danse avec le colonel Grey du Nouveau-Brunswick. Les airs de quadrilles, de lanciers, de polkas, de mazurkas et de valses, joués par les 17^e et 25^e régiments, se succèdent. « Cette armée de jolies femmes et de gentils cavaliers, allant, venant, sautillant, se croisant, s'attirant, se repoussant, exécutant enfin à ravir ce que l'on pourrait appeler la gymnastique de la danse moderne [...] », rapporte *La Minerve*. MacDonnell s'extasie, comme d'autres visiteurs, devant la présence du « *French element* » de Québec en admirant les pas de danse de Madame juge Joseph Duval (Adélaïde Dubuc). Le délégué Coles, de retour d'une soirée privée chez le couple Tessier, mentionne à sa

filles que « [t]he French ladies are the very mischief for flying round ». Un souper est servi vers minuit dans la salle du Conseil. Sur la table richement décorée de fleurs, d'argenterie et de verrerie sont disposés des plats d'huîtres, de salades, de pâtés de venaison, de saumon, de dinde, des mets chauds, des gelées, des fruits et des glaces. Champagne, porto, sherry et bière les accompagnent. Une fois rassasiés, les invités retournent danser jusqu'aux petites heures du matin.

Le 21 octobre, un dernier grand événement a lieu dans l'édifice du parlement : le bal des célibataires masculins. Il n'est pas sans rappeler le bal des débutantes ou la présentation des jeunes femmes à la cour, une cérémonie initiée à la cour d'Angleterre, en 1780, par George III à l'occasion du bal d'anniversaire de son épouse la reine Charlotte, et qui marque le début de la saison des activités mondaines à Londres (*social season*). Lui-même inspiré de la succession d'événements mondains de la cour de Versailles, le bal des débutantes fut importé de France par des aristocrates français qui s'exilèrent outre-Manche après la Révolution.

Selon toute vraisemblance, le bal des célibataires de la Conférence de Québec se situe à la croisée d'un bal d'État et d'un bal public par la présence inhabituelle du gouverneur général, qui confère une dimension solennelle et protocolaire à l'événement, et par le fait que les invités défraient un coût d'entrée. Le gouverneur général est reçu par une garde d'honneur de 80 hommes du Quebec Volunteer Garrison Artillery, sous la direction du capitaine T.H. Grant. Les 400 invités sont accueillis par les mères des 40 célibataires. La soirée se déroule dans la même salle où s'est tenue la réception du Conseil exécutif, le 14 octobre, et dont les décorations ont été maintenues en place. Monck ouvre le bal avec Madame juge Duval, patronnesse de l'événement. Les costumes diplomatiques et militaires sont de mise. La mention « *Quadrilles nine, which does not mean only qua-*



Les délégués à la Conférence de Québec de 1864. Photographie de Jules-Isaïe Livernois, 1864. (Bibliothèque et Archives Canada).

drilles » sur le carton d'invitation signifie que les danses comme la polka et la mazurka s'ajouteront aux classiques quadrilles, sur les airs des 17^e et 25^e régiments. Frances Monck se limite quant à elle aux quadrilles, de crainte de déchirer la dentelle de sa robe.

Tout le long de la soirée, les rafraîchissements, les vins et le champagne de qualité supérieure sont fournis par le traiteur George Scott de la rue Saint-Jean. Un souper est servi peu après minuit dans la salle de lecture des membres de l'Assemblée située au rez-de-chaussée et pièce voisine de celle du Conseil législatif, l'endroit même où les délégués élaborent les résolutions de Québec. Dans son édition du lendemain de la fête, le *Quebec Mercury* rapporte que les planchers des deux salles de réception ont été renforcés pour supporter l'entrain des danseurs dénommés « dévots de Terpsichore », la muse de la danse dans la mythologie grecque. Il est essentiel de disposer d'un plancher adéquat et l'hôte doit s'assurer que la surface soit lisse, lit-on dans *The Habits of Good Society* (1860). Si cette soirée a été une réussite pour d'aucuns, Mercy Coles n'hésite pas à la qualifier d'échec, car les gens de Qué-

bec n'ont pas présenté les célibataires aux dames comme l'exigent les règles de bienséance les plus élémentaires. Le colonel John-Hamilton Gray, délégué de l'Île-du-Prince-Édouard, se montre également indigné de la façon dont leurs filles ont été traitées. Selon les bonnes manières de l'époque, une jeune femme ne peut ouvrir une danse ni même accepter une invitation à danser sans avoir été présentée formellement à son chevalier par un parent ou son chaperon. Ce manquement à l'étiquette, détail anodin de prime abord, s'avère plutôt une faille majeure dans le déroulement du bal, soit-il attribuable aux différences culturelles des parties en cause, ou d'une omission accidentelle ou volontaire. La « déception » exprimée par Coles et Gray prend tout son sens si l'on considère que les délégués des provinces avaient, semble-t-il, fondé beaucoup d'espoirs à l'effet que leurs filles soient présentées aux bons partis célibataires masculins de l'élite, principalement des commerçants et des marchands de bois et qui, selon toute vraisemblance, s'avérait l'objectif même de la soirée.

Considéré sous cet angle, on en déduit que le bal des célibataires s'inspire du

bal des débutantes et leur présentation à la cour. Il s'agit d'une façon pour une fille en âge de se marier d'être présentée à un célibataire, ou à un « bon parti », qui en retour espère y trouver une « épouse convenable », explique Esther Simon Shkolnik, historienne de l'Angleterre victorienne et édouardienne. Pour les jeunes femmes de la classe moyenne supérieure, le mariage constitue une voie susceptible de favoriser leur ascension sociale, d'entrer au sein de l'élite sociale, économique et politique, ou offre, à tout le moins, une forme de sécurité matérielle. Parce que la Société (*the Society*) surveille de près l'intégration de nouveaux venus dans ses rangs, elle régit étroitement les fréquentations des jeunes gens. Le « marché du mariage » (*marriage market*) est organisé sous un système de chaperonnage élaboré dans le cadre de la saison des activités mondaines, en débutant par les bals et les fêtes où les jeunes femmes peuvent rencontrer des célibataires convenables. Par convention et universellement reconnue, la période d'éligibilité au mariage des jeunes femmes est passablement courte. Celle qui trouve mari à sa première participation à la saison



Groupe de délégués photographiés dans un jardin (Spencer Wood ?). (www.canadahistoryproject.ca/18671867-03-quebec-conf.html).

des bals en tire un grand prestige; elle et sa mère en reçoivent tout le crédit. À l'opposé, on considère que celle qui n'a pas trouvé un parti après ses deuxième et troisième participations a échoué et se voit « condamnée » au célibat, un statut peu envié au regard de ses contemporains et de l'idéal féminin prescrit. La saison des activités mondaines et du marché du mariage constituent donc des rites de passage, voire des phénomènes incontournables dans la Grande-Bretagne victorienne dont l'influence culturelle résonne à divers degrés dans les couches sociales aisées des colonies d'Amérique du Nord.

Compte tenu des témoignages écrits plutôt sommaires laissés par les contemporains, il est difficile d'établir dans quelle mesure la cérémonie de la levée, le bal d'État et le bal des célibataires qui se déroulèrent dans l'édifice du parlement ont suivi à la lettre les codes et l'étiquette strictes qui, en théorie, devaient encadrer ces manifestations. Le constat d'échec de Mercy Coles et de John Gray paraît cependant moins trivial lorsque l'on considère les conventions d'usage et les règles de bienséance auxquelles

étaient soumises les jeunes femmes de ce temps. Les filles à marier des délégués des colonies maritimes évoluaient dans une société marquée d'interdits et de règles de « bonnes manières » qui gouvernaient leur comportement en société. À l'aube du XXI^e siècle, la faille du bal des célibataires peut paraître dérisoire, car le poids des normes sociales de l'époque victorienne nous est difficilement saisissable, voire concevable, dans nos sociétés modernes post-féministes, de sorte que les auteurs ont tendance à considérer cet incident simplement comme une anecdote sans importance. Et pourtant...

UN PAYS NÉ DANS LES BULLES DE CHAMPAGNE?

Jetant un regard ironique sur l'ampleur des activités mondaines qui animèrent les villes de Charlottetown (1^{er} au 9 septembre) et de Québec à l'automne 1864, l'historienne Catherine Hennessey s'interrogeait récemment (2009) à savoir s'il existe un autre pays qui peut se targuer d'avoir vu le jour à la suite d'une succession de fêtes mondaines. Pourtant, malgré un programme mondain chargé,

il serait réducteur de voir la Conférence de Québec comme une banale succession de fêtes. À Charlottetown, les festivités ont permis aux représentants des colonies de fraterniser et de tisser des liens de confiance, estime Christopher Moore, alors qu'à Québec, ils s'étaient fixé l'objectif de rédiger une constitution. D'ailleurs, les délégués besognaient tous les jours, ne prenant congé que les dimanches; les séances plénières duraient en moyenne six heures par jour et les délégués consacraient du temps aux séances de travail des divers comités. Chose certaine, comme l'affirmait Bonenfant, « [l']atmosphère de gaieté des rencontres d'octobre 1864 a certainement aidé les hommes politiques à mieux se connaître et à mieux se comprendre. L'euphorie de la fin d'un copieux déjeuner et la griserie d'un bal ont contribué autant que les savantes discussions à faire naître le Canada de 1867. » ■

Christine Chartré et Brigitte Violette sont historiennes à Parcs Canada (Québec).

Pour en savoir plus :

En plus de tirer parti d'un court article de Jean-Charles Bonenfant, « 1864 : La Conférence de Québec fut aussi une fête mondaine », *Le Magazine Maclean*, Montréal, vol. 4, n° 11 (novembre 1964) : 34-35, ce texte repose sur les comptes rendus contenus dans quelques journaux qui ont couvert la conférence qui se déroule du 10 au 27 octobre, pour se conclure officiellement à Montréal le 29 du mois : *La Minerve*, *The Quebec Mercury*, *Le Canadien*, *L'Union nationale*, *L'Ordre*, *The New York Times*. Étant entravés par le caractère secret des délibérations sur lesquelles ils ont peu à dire et ne peuvent que spéculer, les correspondants se rabattent sur les activités mondaines. Ce texte puise également dans les récits et les journaux personnels de quelques participants, Edward Whelan, Frances Monck et Mercy Coles : *The Union of the British Provinces. A Brief Account of the Several Conferences Held in the Maritime Provinces And in Canada, in September and October, 1864, [...] Charlottetown*, Printed by J.T. Haszard, 1865, 229 p.; Frances E.O. Monck, *My Canadian Leaves. An Account of a Visit to Canada in 1864-65*, London, Richard Bentley and Son, 1891, 367 p.; BAC, *Diary of Mercy A. Coles*: MG24, B66, 1